ALIX
DE
BEAUCAIRE,

ANECDOTE HISTORIQUE
sous Louis IV, Roi de France.

DRAME LYRIQUE

en trois actes, en prose,

Paroles de M. BOUTILLIER,
Musique de M. RIGEL.

Reçu à la Comédie Italienne le 16 Juillet 1787, & représenté sur le théâtre de Mademoiselle de MONTANSIER, *au Palais royal, le 10 Novembre 1791.*



A PARIS

De l'Imprimerie de GIROUARD, rue du Bout-du-Monde, N°. 47.

PERSONNAGES	ACTEURS
Le Vicomte de BEAUCAIRE.	*M. Micallef.*
ALIX, sa fille.	*Melle. Lillier.*
Le Comte EDMONT jeune Seigneur.	*M. César.*
HUGUES, jeune Ecuyer, marié secretement avec Alix.	*M. Le Brun.*
ELEONORE, amie et confidente d'Alix.	*Melle. Fradel.*
ALEXIS, enfant de trois ans au plus, fils d'Hugues et d'Alix.	*Melle. Bourson.*
La mère HELENE paysanne demeurant au Château.	*Melle. Ferriere.*
PAULINE, sa fille.	*Mad. Thomassin.*
LANDRY, jardinier du Château.	*M. Amiel.*
HOGIER, valet du Vicomte de Beaucaire.	*M. Valville.*
LISE. } sœurs, jeunes paysannes.	*Mad Saint Denis.*
NICE. } sœurs, jeunes paysannes.	*Melle Bonnet, l'ainée*

Pages, Gardes et suite du Vicomte.
Villageois et Villageoises.
Chasseurs.

La Scène est à Beaucaire.

AVERTISSEMENT

Le sujet d'Alix de Beaucaire est tiré des *Délassemens de l'homme sensible*, ou *Anecdotes diverses de M. d'Arnaud*, tome 3e, 5e partie. Il est censé se passer sous la seconde race de nos Rois, dans les temps de féodalité. On sçait qu'en ce temps les Seigneurs etaient chez eux des espèces de Souverains, subordonnés seulement au Roi, qui ne jouissait, dit l'auteur d'Alix, que de la prérogative d'être le premier parmi ces Monarques subalternes, *primus inter pares*.

Nous en avons en conséquence placé la scène sous le regne de Louis IV, dit *d'Outre-mer*, vers l'an 940 et 941, parceque, comme le dit le Président Hénault, dans son *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, ce Prince eut des guerres à soutenir contre les Grands de son Royaume.

Nous ne sçaurions garantir l'authenticité de ce fait; nous ajouterons seulement qu'il nous a paru avoir été calqué, en quelque sorte, d'après ce fameux jugement du plus sage des Rois (Salomon) dans l'Ecriture sainte.

C'est cependant ce trait de ressemblance que

condamnait une célèbre Actrice de la comédie Italienne, et qui la frappait de terreur, lorsqu'il s'agissait de donner cet ouvrage. Ses talens chers au public, et justement applaudis, qui nous la feront toujours regretter, nous imposent silence sur une prévention aussi injuste que défavorable.

Les éloges que les Journaux ont fait, dans le temps qu'ils ont rendu compte de cette pièce, du zèle et du talent des Acteurs qui l'ont représentée, nous dispensent d'y revenir; nous ne pouvons que confirmer tout le bien qu'ils en ont dit, et rendre justice en même temps aux soins éclairés de la Direction qui n'a rien négligé pour faire paraître cet ouvrage avec avantage.

Nota. Les Costumes analogues au temps ont été dessinés & fournis par M. Boucher, Acteur du théâtre français, rue de Richelieu, déjà connu par son intelligence & ses recherches dans cette partie.



ALIX DE BEAUCAIRE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle décorée du Palais du Vicomte de Beaucaire, communiquant à l'appartement d'Alix.

SCENE PREMIERE

ALIX, ELEONORE. (*Elles arrivent en se tenant toutes deux embrassées.*)

ALIX, ELEONORE

Duo

QUEL doux moment pour ma tendresse
te
Ce jour ramène en ces lieux;
me

C'est toi / vous qu'entre mes bras je presse
Le Ciel enfin comble mes vœux.

A L I X

Eléonore, ô mon amie,
Depuis assez longtems
Tu m'as été ravie !

E L É O N O R E

N'en accusez que mes parens :
Après quatre ans d'absence
Je revois votre Cour.

A L I X

Ensemble, dès l'enfance,
Qu'avec impatience,
J'attendais ton retour !

E L É O N O R E

Croyez qu'après votre présence
Mon cœur soupirait chaque jour.

A L I X

L'Amitié t'enlève à l'Amour ?

E L É O N O R E

Ne faut-il pas qu'elle ait son tour ?

Ensemble

Quel doux moment, &c.

A L I X

Depuis si longtems éloignées l'une de l'autre, quel plaisir mon cœur éprouve à s'épancher aujourd'hui dans le sein d'une amie !

ELEONORE

C'est par l'absence aussi qu'il sent mieux tout le prix de l'amitié : s'il m'eût seulement été possible de vous écrire . . .

ALIX

Ah ! dans ces tems barbares de guerre et de division, quel moyen sûr pour faire parvenir des lettres ! Je brûle, ma chère Eléonore, d'apprendre de ta bouche tout ce qui t'est arrivé depuis ton départ de Beaucaire.

ELEONORE

Un tel empressement me flatte autant qu'il m'honore.

ALIX

Tu sçais qu'il est moins de ma part l'effet d'une simple curiosité, que celui du plus vif intérêt.

ELEONORE

Conduite à votre Cour, dès l'âge le plus tendre, mon attachement inviolable pour vous est le seul sentiment qu'ait connu mon cœur, jusqu'au jour où, pour me marier, mes parens me rappellèrent près d'eux.

ALIX

Ce n'est pas sans beaucoup de regrèts que je te vis partir : il semblait que ce départ fût déjà le présage de . . .mais poursuis.

ELEONORE

Rendue au sein de ma famille, j'eus la douceur de trouver un amant dans l'époux dont elle avait fait choix pour moi.

ALIX

Un amant . . . . .un époux ?

ELEONORE

Vous concevez qu'il me fut aisé de répondre aux volontés de mes parens, que mon obéissance me coûta peu. Aussi dès notre première entrevue, une mutuelle sympathie s'empara de nos cœurs; l'amour et l'hymen furent bientôt d'intelligence : un fils, gage précieux de cette union fortunée, mit le comble à notre félicité.

ALIX

Quoi ! tu es mère aussi !

ELEONORE

Heureuse femme, heureuse mère, l'amitié seule manquait à mon bonheur. Je viens reprendre près de vous un devoir que vos bontés adoucissent chaque jour, et que mon éloignement avoit suspendu. Mon époux et mon fils vont bientôt me suivre et me rejoindre, et, au milieu de tous les objets qui intéressent et satisfont mon cœur, je n'aurai plus rien à désirer.

ALIX

Ah ! combien je partage la félicité dont tu jouis !

Ariette.

Que ton sort est charmant !
Et qu'il est doux, ma chère,
De pouvoir hautement
Se dire épouse & mère !
Fière de ton époux,
Tu peux, aux yeux de tous,
Avouer sa tendresse;
Tu peux de ton enfant
Recevoir librement
L'innocente caresse :
Mon sort est différent ! . . .
Que le tien, &c.

ELEONORE

Que voulez-vous m'annoncer par là ? . . . . Quelqu'un vient.

SCENE II.

ALIX, ELEONORE, HUGUES, *dont le premier mouvement doit être d'aller trouver Alix, mais qui s'arrête en la voyant avec Eléonore.*

HUGUES

MADAME, Monseigneur votre père désire vous parler ici.

ALI

Quoi ! Hugues, mon père va venir ?

HUGUES

Oui, Madame.

ALIX

Eh ! Que me veut-il ?

HUGUES

Je l'ignore ; mais il vous mande de l'attendre.

Il sort en regardant à diverses fois Alix, qui fait aussi le même jeu, sans être vue d'Eléonore.

SCENE III.

ALIX, ELEONORE

ELEONORE

Qu'avez-vous donc ? vous semblez agitée ?

ALIX

Ce n'est pas sans sujet. Cet entretien demandé, cet Etranger arrivé d'hier en cette Cour, et je ne sais quel pressentiment....Ah ! ma chère Eléonore, le plaisir de te revoir serait-il mêlé d'amertume !

ELEONORE

Quelle crainte est la vôtre ?

ALIX

Pourquoi m'as-tu quittée ? toi qui fus avec moi dès l'enfance ; pourquoi faut-il que j'aie éte livrée à moi-même ? Oui, sans cette fatale absence, je ne serais peut-être pas une fille coupable.

ELEONORE

Vous, coupable ! vous m'alarmez.

ALIX

Conçois toute l'horreur de ma situation. Tu sais que ma naissance causa la mort de ma mère.

ELEONORE

Oui : riche héritière et fille unique du Vicomte de Beaucaire, je sais aussi qu'il vous chérit avec toute la tendresse d'un père qui se voit revivre dans une fille aimable, jeune et belle, et qui peut aspirer à la main d'un de nos plus puissans Seigneurs féodaux.

ALIX

Depuis ton départ plusieurs seigneurs des Cours de France et d'Angleterre se sont même déjà présentés,...

ELEONORE

Hé bien ?

ALIX

Tous ont été refusés, et le seraient encore..... Cependant où ne nous emporte point l'égarement des passions !

ELEONORE

Comment ?

ALIX

La sensibilité prévient souvent les desseins de nos parens, ma chère Eléonore, et l'on

s'apperçoit qu'on a un cœur fait pour aimer, avant même que l'autorité paternelle se soit expliquée.

ELEONORE

Que voulez-vous dire ?

ALIX, *avec une sorte d'embarras.*

L'amitié m'abandonnait ... l'amour s'est offert pour me consoler ..... Il n'a été que trop écouté.

ELEONORE

L'amour !

Duo

Mais quel est donc tout ce mystère ?
Je ne vous comprends pas.

ALIX

Paix, paix, parlons tout bas :
Je vais t'expliquer ce mystère...
Ne nous entend-on pas ?

ELÉONORE

Nul ici ne porte ses pas.

ALIX

Hé bien ... hé bien, apprends, ma chère,
Qu'un secret hymenée, à l'insçu de mon père...

ELÉONORE, *vivement*

Ah ! de grace, parlez plus bas.

ALIX

Que te dirai-je enfin ? peins-toi mon embarras ;
Ainsi que toi, je suis épouse & mère.

ELÉONORE

Quoi ! vous, épouse & mère ?
Dieux ! quel funeste mystère !

ALIX

Ne nous entend-t-on pas ?
Tu vois qu'il faut se taire :
Juge de ma frayeur, hélas !
Quand tu connais mon père !

ELÉONORE

Oui, je conçois votre embarras :
Fier, sensible, mais sévère,
Il ne pardonne guère.

Ensemble

Mais il adresse ici ses pas,
Paix, paix, ne parlons pas.

SCENE IV.

Le Vicomte de BEAUCAIRE, ALIX, ELEONORE, HUGUES, *qui doit toujours se tenir un peu à l'écart*, Pages et Gardes de la suite du Vicomte.

LE VICOMTE

MON amitié pour vous, vous le savez, ma fille, ne m'a point fait jusqu'à ce jour vous presser sur le choix des partis qui se sont présentés,

ALIX

Je suis si heureuse près de vous, mon père ;

que le désir d'y rester toute ma vie....

LE VICOMTE

Il est tems aujourd'hui de se déterminer, et ma complaisance a droit d'attendre une preuve de votre obéissance et de votre soumission.

ALIX, *à part*

Ciel ! je frissonne. (*haut*) Ordonnez.... Que faut-il ?

LE VICOMTE

Accepter, sans balancer, l'époux qu'en ce moment je viens vous proposer. Le Comte Edmont me demande votre main : il est jeune, aimable, et tient à nos meilleures maisons : sa naissance et son bien me sont également connus ; c'est lui que je vous destine.

ALIX, *à part*

J'avais pressenti ce malheur.

LE VICOMTE

Je viens vous instruire de ses sentimens et de mes intentions ; c'est à vous de vous y conformer : préparez-vous à le recevoir, et lui faites un accueil digne de vous ; dans trois jours il sera votre époux.

HUGUES, *à part*

Qu'entens-je ?

ALIX

Dans trois jours ?

LE VICOMTE.

Oui, ma fille, je l'ai décidé. Vous sçavez combien vous m'êtes chère, & vous devez croire que si je vous presse ainsi sur ce dernier parti, c'est que Sir Edmont m'a paru réunir en lui seul tous les avantages & toutes les qualités que j'aurais desiré trouver dans les autres.

ALIX.

Mon devoir est de vous obéir, Seigneur : le Comte Edmont me convient sans doute ; mais il me semble. . .

LE VICOMTE.

Fiez-vous à ma tendresse. Eh ! qui donc doit être plus éclairé que moi sur vos vrais intérêts ? Je n'eus jamais rien tant à cœur que votre félicité.

ALIX, *vivement.*

Ah ! si vous vouliez mon bonheur. . .

LE VICOMTE, *de même.*

Si vous m'aimez, ma fille, ne m'opposez plus ni résistance ni délais ; le parti en est pris : l'exemple d'Eléonore est sous vos yeux, et doit vous engager à l'imiter.

ALIX.

Mais songez-vous aussi, mon pere ? . .

LE VICOMTE.

Il le faut : mon départ arrêté exige de hâter cette union.

ALIX.

Vous partez !

LE VICOMTE.

Louis menace les états du Comte de Toulouse, notre allié. Sir Edmont vient de sa part requérir mon appui ; aussi-tôt votre hymen terminé, je fais armer mes vassaux, et pars avec votre époux secourir mon ami.

Ariette

Bientôt la trompette guerrière
Eclatera dans mes Etats ;
Déjà Louis sous sa bannière
A rassemblé Chefs & soldats,
Pour voler aux combats.
Dans les champs de Bellone,
La mort de toutes parts
Nous menace & nous environne ;
Au milieu des hasards,
Sa faulx frappe & moissonne,
Sans respecter personne ;
Elle peut de mes jours
Trancher aussi le cours.
O toi, l'espoir de ma famille,
Avec moins de regret, ma fille,
Du sort je subirai les coups,
Si je revis dans ton époux.

Bientôt la trompette guerrière
Eclatera dans mes Etats
Déployant déjà sa bannière,
Toulouse m'appelle aux combats,
Je marche sur ses pas :
Et, si vous cherchez à me plaire,
Ma fille, docile à ma voix,
Craignant les malheurs de la guerre ;
Vous devez souscrire à mon choix.

SCENE V.

Les précédens, HOGIER

HOGIER.

MONSEIGNEUR ?

LE VICOMTE.

Qu'est-ce, Hogier ?

HOGIER.

C'est la mere Hélene qui sollicite en ce moment encore l'honneur de parler à Monseigneur.

ALIX, *à part.*

La mere Hélene ? que lui veut elle ?

LE VICOMTE.

Oui, elle m'avait déjà fait demander audience.

HOGIER.

Tout le village, je crois, est avec elle.

LE VICOMTE.

C'est, quelque grace sans doute, que ces bonnes gens veulent obtenir : Aidez-moi, ma fille, à les recevoir. (*à Hogier*) toi, fais entrer.

(*Hogier sort*)

HUGUES, *à part.*

Que peut donc avoir la bonne Hélene à lui dire ?

ALIX, *bas à Eléonore.*

Je tremble.

ELEONORE, *de même à Alix.*

Qui peut donc vous troubler ?

SCENE VI.

Les précedens, la mère HELENE, PAULINE, LANDRY, *Villageois & Villageoises.*

LA MERE HELENE.

PARDON, Monseigneur, et pis excuse, si je venons comme ça tretous vous interrompre; mais enfin m'est avis aussi que je ne sommes pas vos vassaux pour rian.

LE VICOMTE.

Que demandes-tu, ma bonne femme ?

LA MERE HELENE.

Dame ! écoutez, à tout Seigneur tout honneur, c'est dans l'ordre, n'est-ce pas, Landry ?

LANDRY.

Vous avez raison, not'mere Hélene : mais

tenez, Monseigneur, comme on dit qu'il n'y à jamais trop d'honnêtes gens dans le monde... C'est ce qui fait que nous v'là tous deux, Pauline et moi, pour... pour vous servir.

LA MERE HELENE.

Tais toi; pargué! c'est ben clair ce que tu dis là : Monseigneur, vous connaissez ben, sauf vot'respect, Landry, qui est votre jardinier!...

LANDRY,

Honnête homme par là dessus, et vot'vassal tout ensemble.

LE VICOMTE, *montrant Pauline.*

Et cette jeune fille?

LA MERE HELENE.

C'est Pauline, c'est ma fille, révérence parler.

LE VICOMTE.

N'avez-vous que cet enfant là? (*Hugues et Alix font par derriere le Vicomte des signes à la mere Hélene qui ne sont apperçus que d'elle.*)

LA MERE HELENE, *avec un peu d'embarras.*

Oui, Monseigneur... quand je dis qu'elle, faut être de bon compte, j'ons encore a la maison un petit neveu en bas âge.

LE VICOMTE, *en la fixant.*

C'est votre neveu?

LA MERE HELENE.

Oui, l'enfant de not'frere et... de not'belle-sœur, que j'élevons par ... par amitié, mais celle-ci, Monseigneur, c'est ma vraie fille. Ce n'est pas pour me vanter, mais je l'ons ben élevée, et je voudrions ben voir qu'elle parlât devant moi, quand je suis là pour répondre, à moins pourtant que vous ne l'interrogissiez, Monseigneur.

LANDRY.

Ah! oui, auquel cas ça deviendrait différent, parce que .... Tenez, Monseigneur, v'là Pauline qui vous expliquera peut-être tout ça pus mieux que nous.

LE VICOMTE.

Approchez, mon enfant, ne craignez rien.

LA MERE HELENE.

Monseigneur excusera... c'est qu'elle est timide. Ma fille, songez à bien répondre à Monseigneur, entendez-vous?

PAULINE.

Maman, je ferai de mon mieux.

LE VICOMTE.

Laissez-la parler.

Quatuor & Chœur

Que voulez-vous, la jeune fille?

PAULINE, *avec une révérence*

Monseigneur, c'est votre bonté.

LE VICOMTE: *à la mère Hélène.*

Eh! mais, elle est vraiment gentille.

La mère HÉLENE, LANDRI

Ah! c'est, en vérité,
Par trop d'honnêteté.

PAULINE

Depuis longtemps d'amour extrême
Landri me dit qu'il m'aime.

LANDRI

C'est ben vrai, Monseigneur,
D'amour extrême.

PAULINE

Je lui réponds de même.

LANDRI

Oui dà, de même,
En tout bien, tout honneur.

PAULINE

Pour l'aimer & lui plaire,
J'avons l'agrément de ma mère.

La mère HÉLENE

C'est ben vrai, Monseigneur.

PAULINE

Je venons requérir le vôtre.

LE VICOMTE

Quoi! le mien, mes enfans?

La mère H É L E N E

J'ons eu notre printems,
Monseigneur, comme une autre;
Mais las! tout passe avec le tems.

L A N D R I

Votre tour n'est plus; c'est le nôtre:
Nous voudrions finir
Par tous deux nous unir,
Sauf votre bon plaisir.

L E V I C O M T E

Puisqu'amour tous deux vous engage;
Aimez-vous toujours, mes enfans,
Célébrez votre mariage,
A votre bonheur je consens.

P A U L I N E & L A N D R I

Nous obtenons votre suffrage,
Ah! quel plaisir, ah! quel bonheur!
Quel plus doux avantage!
Ah! daignez, Monseigneur,
De notre cœur,
Recevoir sans partage
Le juste hommage.

La mère H É L E N E

Je n'sçavons point de complimens,
Ce n'est pas là notre langage.

P A U L I N E, & le chœur

Je n'ons que des cœurs reconnoissans:
Puisse votre nom, d'âge en âge,
Passer jusqu'à nos descendans!

L A N D R I, *de même*

Puisse not' Damoiselle,
Toujours heureuse & toujours belle.
Choisir un époux digne d'elle!

La mère HÉLENE

Et puissent ses enfans
Et ses petits enfans
Marquer tous vos jours par des fêtes,
Et charmer vos vieux ans !

LE VICOMTE

Sensible aux vœux que vous me faites,
Bonnes gens, je veux aujourd hui
Doter la femme de Landri.

(*Le Vicomte sort avec Hugues & sa suite : la mère Hélène, Pauline & Landry le reconduisent avec les villageois & villageoises, en reprenant le chœur ci-dessus.*

Chœur

Nous obtenons
votre suffrage
Ils obtiennent
Ah ! quel plaisir, &c.

SCENE VII
ALIX ELEONORE

ALIX.

AH ! combien j'ai souffert, ma chere Eléonore, pendant que ces bonnes gens étoient là !

ELEONORE.

Pourquoi donc ?

ALIX.

La confidence doit être entière. . . Mon pere auroit-il déjà quelque soupçon ?.. Apprends que cette bonne Hélene passe ici pour la tante de mon fils.

ELEONORE.

De votre fils ?

ALIX.

Oui, de mon Aléxis. Il fallait bien cacher ce fruit de notre amour aux regards de mon pere; mais comment se priver de le voir? A qui d'ailleurs confier un dépôt si précieux? Au lieu qu'élevé par Hélene dans ce château, il est sans cesse sous mes yuex : je puis du moins, m'échappant en secret, le voir, l'embrasser tous les jours. Le cœur seul d'une mere peut connaître la douceur de ces plaisirs, comme en ressentir vivement la privation, et je craignais qu'un incident nouveau n'obligeât cette bonne Hélene à trahir notre secret.

ELEONORE.

Vous ne me dites point quel est votre époux?

ALIX.

Tu le connais, . . . tu l'as vu, . . . c'est Hugues.

ELEONORE.

L'écuyer de votre pere!

ALIX.

Lui même : bon gentilhomme, mais peu fortuné, au-dessus de sa place, traité avec bonté, avec considération dans cette cour, il sait s'attirer l'estime et les égards de tout le monde A peine tu me fus ravie, qu'il sembla s'attacher plus fortement à mes pas, comme pour chercher à me consoler de ton absence.

Un voyage de mon pere nous facilita les moyens de nous voir. Il me peignit les malheurs de sa famille, ses possessions usurpées, et l'infortune qui l'a réduit à l'état d'écuyer. Il me parlait avec cet air touchant qui annonce la franchise : je ne pus l'écouter sans intérêt... et il est si aisé de passer de la pitié à un sentiment plus tendre !

ELEONORE

Ainsi donc Hugues, oubliant à la fois ce qu'il devait...

ALIX.

Ariette & finale

Ne me reproches pas mon choix,
Ma chère Eléonore :
Hugues n'est pas du sang des Rois,
Mais il sait plaire, & je l'adore.
Pour lui plus juste que le sort,
Il a reçu de la Nature
Tous les charmes de la figure :
Mais un attrait encor plus fort,

Qui fait justifier ma flamme,
Ce sont les vertus de son ame.
Ne me reproches, &c.

ELÉONORE

Tout conseil à présent deviendrait superflu ;
Dans ce malheur, hélas ! je ne puis que vous plaindre.

ALIX

Hugues vient ; (*courant à lui, en montrant Eléonore.*)
mon ami, cesse de te contraindre,
Plus de secret pour elle, & je n'en ai point eu.

SCENE VIII

ALIX, ELEONORE, HUGUES

HUGUES *salue Eléonore*

O mon Alix, vous l'avez entendu?

ALIX

Que devenir, que faire?

ELÉONORE

Du Vicomte comment prévenir la colère?

ALIX

Ah! je frémis de son courroux:
Qu'il est dur d'offenser un père!

ELÉONORE

Si, par un repentir sincère,
Tombant tous deux à ses genoux,
Vous avouiez...

ALIX

O Ciel! que dites-vous?

ALIX & HUGUES

Hélas! dans ce malheur extrême,
Si je n'avois encore à craindre que pour moi!

Avec Eléonore.

Mais quand on craint pour ce qu'on aime;
On sent redoubler son effroi.
Quel present funeste & terrible!
Dieux ne nous donnez-vous
Cœur tendre & sensible
Que pour l'accabler sous vos coups!

(Ils sortent.)

Fin du premier acte.



ACTE II

Le Théâtre représente, sur le devant de la Seine, une avant-cour du Palais du Vicomte de Beaucaire. Sur l'un des côtés est un perron, avec un banc de pierre auprès; une grille & des jardins dans le fond.

SCENE I.

HUGUES, LA MERE HELENE, PAULINE.

HUGUES.

SI tu sçavais, ma bonne Hélene, combien tantôt tu m'as inquiété?

LA MERE HELENE.

Vraiment je l'ons ben vu, et not'bonne maîtresse ne l'était pas moins que vous non plus.

HUGUES.

Je le crois.

LA MERE HELENE.

Pardon; mais pouvais-je à tous deux faire le moindre signe ni vous prévenir? La présence de Monseigneur et tout ce monde qui était là me contraignait.

HUGUES.

L'envie de marier Pauline t'est venue bien subitement?

LA MERE HELENE.

Oui, c'est ce matin que ça s'est décidé comme ça, je vous en demandons bien excuse encore, mais quand vous sçaurez nos raisons, je sommes sûre et certaine que vous direz que je n'ons pas tort : d'ailleurs il entre aussi dans tout ça un peu de votre intérêt.

HUGUES.

Comment donc?

LA MERE HELENE.

Ecoutez : la garde d'une fille qui sent déjà parler son cœur, baille furieusement de tintoin; et, ne vous en déplaise, à la moisson prochaine, ma Pauline aura ses dix-huit ans accomplis : ainsi. . .

HUGUES.

A la bonne heure : elle est gentille, tu la

donnes à Landri qui l'aime, je crois qu'ils seront heureux ensemble.

LA MERE HELENE.

Je l'espérons de même : sans ça, voyez-vous elle ne serait pas sa femme. J'aime mon enfant, je suis sa mere, moi, c'est tout naturel : Landri est un garçon d'un âge fait, doux et simple, ça fera un bon mari, je nous y connaissons.

HUGUES.

Fort bien, mais pendant que nous sommes seuls, dis-moi, quel intérêt veux tu que j'aie ?..

LA MERE HELENE.

Ah! le voici. Vous sçavez que, pour l'élever sous vos yeux, vous m'avez confié votre fils ! Ce serait celui de Monseigneur lui-même, je n'en aurions pas plus de soin : aussi vous voyez comme il se porte !

HUGUES.

Oui, nous n'avons, Alix et moi, qu'à nous louer de toi, ma bonne mere : comptes aussi sur notre reconnaissance.

LA MERE HELENE.

Ne parlons point de ça ; je ne sommes pas riche, c'est vrai, mais je n'ons pas une ame vile et mercenaire ; et pis vous ne m'avez peut-être pas non plus tant d'obligation que vous

croiriez ben : vous figurez-vous que moi, qui éleve cet enfant, je n'ons pas d'amitié pour lui ?

HUGUES.

Ah! je connois trop ton bon cœur...

LA MERE HELENE.

Mais c'est encore tout naturel ça : Quoiqu'il n'ait gueres plus de trois ans, il est déjà si intéressant!

PAULINE.

Oh! très-intéressant!

Ariette

Oui, de vos traits, votre Alexis
Offre la vive image ;
Ce sont vos yeux, votre souris,
Cet air qui plait & nous engage ;
Mais il a ben de quoi tenir,
Et bon sang ne sauroit mentir.
Qui voit le père,
Qui la mère,
Dira, clair comme le jour,
C'est un enfant de l'amour.

On sen défendroit vainement ;
Tenez, il faut qu'on l'aime ;
Il est gentil, il est charmant,
C'est la bonté, la douceur même :
Mais il a ben, &c.

LA MERE HELENE.

Vous avez vu comme tantôt, à la question que Monseigneur m'a faite sur votre fils, j'ai sçu lui donner le change.

HUGUES.

On ne peut mieux.

LA MERE HELENE.

Je l'ai fait passer pour mon neveu : Dame ! fallait mentir là ; mais quand c'est pour ne compromettre personne, m'est avis qu'il n'y a pas de mal à ça. Or v'là votre intérêt à vous, j'y venons. Faut que vous sçachiez qu'Hogier...

HUGUES.

Hogier, le valet de Monseigneur ?

LA MERE HELENE.

C'est ben, sauf vot'respect, l'homme le plus impudent... Quoi donc ? Ne s'avise-t-il pas depuis quelques jours, j'ignore à quel dessein, de venir cheux nous batifoler par-ci, batifoler par-là avec ma Pauline : mon enfant est honnête, j'en réponds, mais cet Hogier lui fait des mines, lui parle tout bas quelquefois ; tout ça donnait de l'ombrage à Landry. Il aime not'fille, il est jaloux de ce qu'il aime, c'est dans l'ordre.

HUGUES.

Sans doute.

LA MERE HELENE.

Personne n'est là qui nous écoute ? tiens, Pauline (*elle parle bas à Pauline, qui se tient à l'écart pour observer et faire le guet*) non,

c'est qu'ici, voyez-vous, faut être sur ses gardes. Or donc cet Hogier, dont, à vrai dire, je me défie, considérant chez moi vot'Aléxis) me disait comme ça (*Elle contrefait la voix d'Hogier*) « Eh! mais, la mere Hélene, c'est » singulier comme ce petit ressemble à Sir » Hugues! c'est tout son portrait... Depuis » quand est il donc marié? Le joli enfant! » Quelle est sa mere? not'maîtresse dit-on, » vient souvent ici, » (*Elle reprend sa voix*) Oui, lui répondais-je froidement, not'Dame nous fait par fois cet honneur, et elle est ben libre d'y venir, je pense, quand ça l'y plaira, sans qu'on s'avise d'y trouver à redire, n'est-ce pas?

HUGUES.

Je ne m'étonne plus si depuis quelque temps je le rencontre toujours sur mes pas.

LA MERE HELENE.

C'est qu'il vous épie, méfiez-vous de l'i, c'est un flatteur; un homme envieux de tout, et le pis encore, c'est qu'il à l'oreille de Monseigneur. Je ne vous ont rien dit de tout ça jusqu'ici, pour ne pas vous inquietter vot'dame et vous mal-à-propos: mais voyant que ce qui pouvait l'attirer cheux nous, était ma Pauline, pour me défaire de cet importun, lui ôter tout prétexte de revenir, et ne pas fâcher Landri, ce matin je nous sommes décidée à l'y bailler not'fille en mariage, et je sommes venue tout de suite demander l'agrément de Monseigneur.

HUGUES.

Cela est prudent, ma bonne Hélene.

LA MERE HELENE.

Il ne faut qu'un mot peut-être, qu'une indiscrétion auprès de Monseigneur, pour.... Vous sentez bien : Landri n'est pas curieux, lui, aussi ne sçait-il rien. Ma fille est du secret, c'est différent, je ne pouvions pas faire autrement; mais il n'y a rien à craindre; Pauline est discrette et raisonnable.

HUGUES.

J'en ai des preuves.

LA MERE HELENE.

Oh! ça c'est assez deviser ensemble; vous v'là instruit, je pense : je venons de cheux Madame prendre ses ordres, pour l'y amener ce soir, comme de coutume, son petit Aléxis, et je nous en retournons vite à la maison, voir s'il dort encore comme je l'ons laissé.

HUGUES.

Le comte Edmont doit être en ce moment auprés de Madame Alix ?

LA MERE HELENE.

Je ne vous dirai pas; mais avec not'maîtresse il y a un Seigneur, que je ne connaissons pas. (*Elle s'en va et revient*) Tenez, je sommes bonne physionomiste, et je parierai qu'il en sera

de cet étranger là, comme de tous les autres : c'est dommage! Je l'ont vu; il n'est pas mal celui-là, mais pas si ben que vous encore.

(*Elle sort avec Pauline et font toutes deux une révérence à Hugues.*)

SCENE II

HUGUES *seul.*

SERONS-NOUS donc ainsi chaque jour exposés à de nouveaux dangers? Ce malheureux Hogier!.. Quand j'y pense... Ah! si le Vicomte venait jamais à découvrir, à soupçonner même... O ciel! qu'elle serait sa fureur! Hélene a raison... un mot, un seul mot peut nous perdre tous.

Ariette

O mon Alix, toi qui m'es chère,
Fidelle épouse & tendre mère,
Quelle doit être ta douleur!
Et toi, fruit d'un doux hymenée,
O, mon fils, de ta destinée
J'entrevois déjà la rigueur.
Du sort, dans sa colère,
J'éprouve tous les coups.
Malheureux comme père,
Malheureux comme époux,
L'amour m'oblige à me contraindre;
Le devoir me réduit a feindre :
Sans cesse tourmenté,
Inquiet, agité,
Dieux! quel mortel fut jamais plus à plaindre.

Voici le Comte Edmont.

SCENE III

LE COMTE EDMONT, *richement paré*, HUGUES.

EDMONT.

AH ! mon cher Hugues, je vous rencontre fort à-propos, et vous pouvez me rendre service.

HUGUES.

S'il dépend de moi, Seigneur, je m'estimerai trop heureux.

EDMONT.

Vous sçavez que j'ai l'agrément du Vicomte pour rechercher sa fille ? Je viens de lui déclarer mon amour ; mais Alix ne m'a témoigné qu'une extrême froideur, et ne m'a laissé même entrevoir que très-peu d'espérance.

HUGUES.

Eh ! que puis-je faire pour vous, Seigneur ? Croyez-vous que si, Madame se refuse aux volontés de son pere, je puisse avoir, moi, plus d'empire sur son esprit pour l'engager à répondre à vos vues ?

EDMONT.

Non, mon cher Hugues, je suis loin de le penser : je ne vous demande pas non plus

votre secret; mais élevé à la cour du Vicomte, ou lui même vous traite avec distinction, fait pour aimer et pour l'être, il serait possible que lié d'intimité avec Eléonore....

HUGUES.

Avec Eléonore?

EDMONT.

Oui, sa confidente et son amie, vous pussiez sçavoir d'elle et m'apprendre d'où provient cette répugnance d'Alix, et peut-être même m'aider à la vaincre. Tenez, parlez-moi franchement. Aurais-je quelque rival caché?

HUGUES.

(*à part.* (Voudrait-il donc me pénétrer? (*haut*) Quoi! soupçonneriez vous, Seigneur !..

EDMONT.

J'ai tout lieu de le craindre; car après tous les partis qui se sont déjà présentés pour elle, à son âge, tant d'éloignement pour le mariage, à vous dire vrai, ne me paraît pas naturel.

HUGUES.

Pourquoi donc? mais tous les jours...

EDMONT.

Tous les jours des jeunes personnes de sa naissance et de son rang sont des victimes d'état qu'on sacrifie au bien général; je le sçais, et je

je n'ai garde de me prévaloir ici de cette maxime politique et de l'autorité du Vicomte. J'aspire au bonheur de lui plaire, pour mériter son cœur et devenir son epoux; mais je ne serai jamais son tyran, et je serais au désespoir qu'il lui en coutât pour moi le moindre regrêt et le plus léger sacrifice.

HUGUES.

De pareils sentimens, Seigneur, vous assureront toujours des droits à sa reconnaissance.

EDMONT.

La reconnaissance mène rarement à l'amour. Eh! quel espoir peut-il me rester encore, lorsque la guerre s'allume, et que nous allons partir? D'ailleurs en serai-je plus heureux au retour? Ah! mon cher Hugues, difficilement on parvient à se faire aimer, si le premier abord ne décide en votre faveur.

Ariette

C'est la première fois que j'aime :
Je vis Alix un seul instant,
Et mon cœur ne fut plus le même;
Un regard me fit son amant.
Ne respirant que pour la gloire,
Indifférent jusqu'à ce jour,
Avec soin j'évitais l'amour,
Pour ne chercher que la victoire.
Mais quel guerrier a résisté
Aux doux attraits de la beauté?
C'est la première fois, &c.

HUGUES, *à part.*

Quelle contrainte !

EDMONT,

Quant au service que j'attends de vous, sçachez si j'ai quelque rival, et ne craignez point de me l'apprendre. Pour pénétrer les sentimens d'Alix, tâchez aussi de vous entendre avec Éléonore, parlez-lui de mon amour, et peignez-lui la flamme la plus vive et laplus respectueuse qui fut jamais.

HUGUES,

Monseigneur vient à vous.

SCENE IV

LE VICOMTE, EDMONT, HUGUES, *suite.*

LE VICOMTE

Comte, je vous cherchais, vous avez vu ma fille ! hé bien que vous a t-elle dit ?

EDMONT,

Vous m'avez flatté, Seigneur, de l'espoir

d'être votre gendre; puis-je, en cette qualité, avant de vous répondre, attendre une grace de vous ?

LE VICOMTE,

Quelle est-elle? Parlez, sans hésiter.

EDMONT,

Veuillez m'accorder, je vous prie, celle qu'ici je demande, quellequ'elle soit.

LE VICOMTE,

Vous serez satisfait, mon cher Edmont, d'avance j'y souscris.

EDMONT,

J'ai votre parole, hé bien différons encore, croyez-moi, quelque temps. . . .

LE VICOMTE,

Encore des délais? Comment ma fille ôsera donc toujours. . . . Je croyais cependant lui avoir fait connaître assez mes intentions, pour...

EDMONT,

Seigneur, vous êtes juste, vous l'aimez, c'est à vous même que j'en appèlle. Alix est raisonnable; j'avais tort en effet de prétendre en aussi peu de temps au bonheur de devenir son époux.

Quoi ! lorsqu'on veut s'enchaîner pour la vie, ne faut-il donc pas se mieux connaître l'un et l'autre, et chercher le rapport mutuel des humeurs et des goûts ? Je vois votre fille, je l'aime et viens vous la demander, moi ; mais qu'ai-je fait encore pour mériter de sa part la plus légere attention et l'abandon de sa liberté ?

HUGUES, *à part*

Quel rival !

LE VICOMTE,

Ainsi donc approuvant ses éternels délais, je dois souffrir qu'elle me désobéisse, et brave en moi l'autorité paternelle.

EDMONT,

Non, Seigneur, Alix ne se refuse point aux volontés de son pere : moi seul j'ai senti la justesse de ses raisons, et viens ici, quelqu'obstacle que ce retard puisse apporter à mon bonheur, vous supplier d'y consentir. Jusqu'ici mes rivaux n'ont encore eu que des refus ; moins malheureux qu'eux, Alix ne m'a demandé que du temps, et un tel choix me semble assez important pour lui laisser celui d'y réfléchir.

LE VICOMTE,

Eh ! vous dites, Comte, que vous aimez ma fille ?

EDMONT,

Si je l'aime ! Ah ! ne me faites point l'injure d'en douter. Toute ma félicité serait d'unir mon sort au sien ; mais en vous demandant sa main, c'est à son cœur aussi que je prétends : laissez-moi, Seigneur, l'obtenir d'elle-même. La guerre va bientôt m'en offrir les moyens. Animé du désir de lui plaire, guidé par l'espoir d'être un jour son époux, je combattrai sous vos yeux, je veillerai sur vos jours en danger, et ce ne sera qu'en lui ramenant son pere couvert de gloire, vainqueur de ses ennemis, que la belle Alix pourra juger alors qu'Edmont n'était pas indigne d'elle.

LE VICOMTE,

Que vous justifiez bien par ces sentimens le choix que j'ai fait de vous ! Mais vous venez d'enchaîner ma volonté.

EDMONT,

J'ôse croire que j'aurai lieu de la réclamer dans un temps plus heureux.

LE VICOMTE,

En attendant, je veux parler à ma fille (*à un de ses pages*) qu'on la fasse venir. (*Le page sort*)

EDMONT,

Il faut vous laisser l'entretenir en liberté : je me retire.

LE VICOMTE,

Ça, mon cher Comte, demain matin nous chassons ensemble, et vous sçavez le rendez-vous?

EDMONT,

C'est, m'avez-vous dit, auprès des roches qui bordent le canal qu'est marqué notre départ; j'aurai soin de m'y rendre. (*il sort*)

SCENE V

LE VICOMTE, HUGUES, *Suite.*

LE VICOMTE,

HÉ bien, Hugues, vous venez de l'entendre? Depuis long-temps j'ai toute confiance en vous; que vous semble de Sir Edmont?

HUGUES,

Moi, Seigneur?

LE VICOMTE,

Oui, vous, parlez-moi librement.

HUGUES,

Je... je vous dirai.... puisque vous le permettez, Seigneur... qu'il me paraît en tout

digne d'être aimé, et qu'il est fait... pour forcer ses rivaux même à l'estimer.

LE VICOMTE,

Vous trouvez donc que mon Alix a tort de différer de le prendre pour époux?

HUGUES,

(*à-part*) Que lui répondre? (*haut*) certainement, Seigneur, si....

LE VICOMTE,

Je suis bien aise de sçavoir là-dessus vos sentimens: mais ma fille a beau faire pour éluder ma proposition, elle n'en aura point d'autre que lui, si elle veut démentir certains bruits qui m'alarment, et qu'un trop long refus justifierait peut-être.

HUGUES,

Quels bruits, Seigneur?

LE VICOMTE,

J'ai dû, par prudence, dissimuler aux yeux du Comte: mais si je les croyais, il n'est aucune considération qui suspendît mon trop juste ressentiment. Malheur à qui m'aurait offensé! Voici ma fille.

HUGUES, *àpart.*

O Ciel! ta foudre est sur ma tête.

SCENE VI.

LE VICOMTE, ALIX, ELEONORE, HUGUES, *suite.*

ALIX, *bas à Éléonore,*

JE frémis et n'aborde jamais mon pere qu'en tremblant.

LE VICOMTE,

Eh bien, ma fille, qu'est-ce donc! toujours des délais?

ALIX,

Mon pere.....

LE VICOMTE,

Ne vous lasserez vous point d'abuser de ma complaisance; et s'il n'est point de terme à votre indécision, croyez vous que je n'en sçaurai point mettre à mes bontés pour vous?

ALIX,

Pardon, Seigneur, mais si vous daignez aussi songer au peu de temps que.....

LE VICOMTE,

Ecoutez: je veux bien souscrire aux nouveaux délais qu'Edmont m'a demandés: je lui en ai donné ma parole.

ALIX,

Quoi ! lui-même. . . . .

LE VICOMTE,

Vous ne connaissez pas l'homme que vous refusez, et vous ne sçavez pas combien il mérite d'être aimé ! Mais auriez-vous donc pu penser que j'en eusse fait choix, si je n'eusse été certain d'assurer par lui votre bonheur ? Voici mes dernieres volontés ; j'exige qu'avant notre départ vous promettiez au Comte Edmont de l'épouser à son retour.

ALIX,

Mais. . . . .

LE VICOMTE,

C'est assez, je le veux, il suffit : tant de résistance à la fin aurait droit de m'étonner, & me forcerait, malgré moi, d'ajouter foi à des soupçons que jusqu'ici j'ai toujours rejettés.

ALIX.

Des soupçons ? (*à part*) ô ciel !

LE VICOMTE.

Ils sont à tel point indignes de tous deux ; que je n'ôse m'y livrer. Tremblez même que je ne vienne à les approfondir. (*En fixant un peu Hugues*). Et s'il était vrai qu'une secrette intelligence . . . vous m'entendez ?

ALIX.

Moi, mon pere ?

LE VICOMTE.

J'ai peine à croire que votre cœur, ma fille, se soit ainsi laissé surprendre, et qu'oubliant la noblesse de votre sang, vous eussiez ôsé trahir ma confiance.

ALIX.

J'ignore ce qu'on peut m'imputer, mon pere; et je ne conçois pas comment on porte l'audace jusqu'à vouloir me rendre coupable à vos yeux.

LE VICOMTE, *vivement.*

Vous, coupable... si vous l'étiez.....

Finale

N'achevez pas.... à cette seule idée,
Mon ame de fureur est déjà possédée.

ALIX

Hélas! appaisez-vous,
Calmez votre courroux.

LE VICOMTE

Tremblez, redoutez ma colère,
Si se présumais entre nous....
Je sçaurai percer ce mystère;
S'il était vrai qu'on sçût vous plaire
Par le châtiment le plus prompt
Je punirais le téméraire;
Sa mort laverait cet affront.

ALIX

Sa mort, ô Ciel! que faut-il faire?
Je suis prête à vous satisfaire.

Ensemble

LE VICOMTE

Qu'Edmont devienne votre époux,
C'est le moyen d'appaiser mon courroux.

ALIX

Quoi ! vous voulez, mon père,
Pour jamais m'éloigner de vous.

ELEONORE au Vicomte.

Calmez, calmez votre colère,
Prenez, prenez des sentimens plus doux,

HUGUES, *à part*

Quand finira notre misère,
Tous les malheurs vont-ils fondre sur nous.

LE VICOMTE

Oui, songez à me satisfaire,
Ou redoutez ma trop juste colère :
Par le châtiment le plus prompt,
Je punirais le téméraire
Qui, sans respect, sçaurait vous plaire ;
Sa mort laverait cet affront.

Le Vicomte sort brusquement avec Hugues & sa suite, sans voir Alix qui tombe évanouie en le reconduisant.

SCENE VII.

ALIX, *évanouie*, ELEONORE

ELÉONORE

QUE devient-elle ?
Hélas, hélas !
O Dieux ! quel embarras !
Envain mon zèle
Veut s'employer pour elle...
Mais ici, par bonheur,
Je vois venir la bonne Hélène.

SCENE VIII.

ALIX, *évanouie*, ELEONORE, LA MERE HÈLENE & PAULINE *conduisant toutes deux le petit Aléxis*

LA MERE HELENE

JAI vu s'éloigner Monseigneur,
Et voici l'enfant que j'amène...

PAULINE, *voulant appeler du secours.*

Juste Ciel! il faut...

ELÉONORE, *la retenant*
Point d'éclat :
Le courroux de son père
Vient de la mettre en cet état,
Et la prudence est ici nécessaire.

L'enfant prend & baise les mains d'Alix : Eléonore, Hélène & Pauline s'empressent autour d'elle pour la faire revenir.

ELEONORE, PAULINE.

Ne craignez plus un père furieux ;
Entendez-nous, ô ma chère maîtresse!
Que votre terreur cesse,
Tout est tranquille, ouvrez les yeux.

ALIX, *revenue à elle & croyant parler encore à son Père.*

Qu'il vive, et pour vous satisfaire;
Je puis promettre tout, mon père...!
Que vois-je? mon fils en ces lieux?
Ah! ta présence m'est bien chère,
Mais que de maux aussi souffre ta mère.

ELÉONORE, LA MERE HELENE

De cet enfant chéri
Que du moins la présence
Dans votre cœur ramène l'espérance !

ALIX

Eléonore ... & mon mari !
Dieux ! si mon père en sa vengeance
Va soupçonner notre alliance ...

LA MERE HELENE, PAULINE

Mais pourquoi s'affliger ainsi ?

ELÉONORE

Edmont est généreux, attendez tout de lui,
Reprenez espoir & courage.

ALIX

Non, plus d'espoir ... mon enfant ... mon mari ;
Tous deux victimes de sa rage ...
Ah ! combien dans mon triste sort
Je sens qu'il est des coups au dessus de la mort !

(Il commence à faire nuit.)

SCENE IX.

Les précédens, HUGUES

HUGUES

O MON Alix, contre nous tout conspire.

ALIX

Ah ! mon ami , que veux-tu dire ?

HUGUES

Qu'il faut éloigner notre fils.

ALIX

Quoi ! ne plus voir mon Aléxis !

HUGUES

Oui , l'intérêt qu'il nous inspire
Eclairera tôt ou tard Monseigneur :
Prévenons ce malheur.

ALIX

O mon enfant, qu'un jour se passe
Sans que je te voie & t'embrasse :
Grands Dieux ! qu'elle rigueur !

HUGUES

Ecoute : au lever de l'aurore,
Ma bonne Hélène , il faudra que demain ,
Chez quelques-uns des tiens, au village prochain,
Avec soin & prudence encore,
Tu mènes & caches mon fils.

LA MERE HELENE

Mais c'est demain la nôce de Pauline !

HUGUES, *lui montrant son fils.*

Cet intérêt l'emporte, j'imagine.
Voici la nuit, allez.

A L I X

Adieu, mon Aléxis.

Après l'avoir plusieurs fois embrassé, elle le donne à Hélène, qui l'emmène, suivie de son père ; & au moment qu'elle est prête à le perdre de vue, Alix court après lui.)

Hélène.,. ah! rendez-moi mon fils,
M'en séparer n'est pas possible.

H U G U E S

O mon Alix, y songez-vous?

A L I X *vivement*

A ma prière sois sensible,
Et je te promets, cher époux,
Si près de moi tu veux qu'il reste,
De m'observer si bien, que ni regard ni geste
Ne pourront trahir mon amour.

H U G U E S, E L E O N O R E

Cet amour lui serait funeste;
Voudriez-vous lui voir perdre le jour,

A L I X

Quoi! le vouloir! qui, moi, sa mère!

H U G U E S

L'éloigner devient nécessaire.

Avec Eléonore, Hélène et Pauline.

Voudriez-vous lui voir perdre le jour?
Songez qu'un seul regard, un geste
Peuvent déceler votre amour;
Cet amour lui serait funeste:
Vous le reverrez ce cher fils,

ALIX

Eh bien, emmenez donc mon fils:

(*Hugues avec elle*) Adieu, adieu mon cher Aléxis

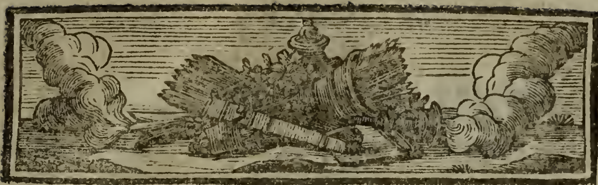
HELENE, HUGUES, PAULINE

Allons, emmenons Aléxis.

(*Elle l'embrasse encore en pleurant, & le rend à Hélène qui sort d'un côté avec Hugues & Pauline : Eléonore emmène Alix.* (*il fait tout-à fait nuit.*)

Fin du second acte





ACTE III

Le théâtre représente un bois sur les côtés & au fond un large canal bordé de rochers : on voit çà & là des fleurs. Il doit y avoir aussi d'un côté un banc de gazon sous un feuillage, près d'une statue.

La scène commence au lever de l'aurore.

SCENE PREMIERE

LISE, NICE, *jeunes Villageoises toutes parées pour la nôce.*

Chœur

Sortez du sein de vos campagnes,
Allons, allons, chères compagnes,
Rassemblons-nous dans ce séjour :
Tout nous promet le plus beau jour.

NICE

Quel plaisir ! je verrai la chasse
De Monseigneur.

LISE

Puis avec lui, ma sœur,
Verrez aussi jeune Seigneur,
Gentil, dit-on, & plein de grace.

NICE

Vraiment c'est pour lui que l'on chasse.

LISE

De la belle Alix, entre nous,
On dit qu'il doit être époux.

NICE & *le chœur*

Tant mieux pour lui, tant mieux pour elle,
S'il est gentil, Alix est belle.

LISE

Pourvu qu'il fasse son bonheur,
En l'aimant d'une ardeur fidelle.

NICE & *le chœur.*

Oui, c'est le vœu de notre cœur.

Toutes

Sortons du sein, &c.

NICE

Voyez, ma sœur ! nous sommes les premières au rendez-vous, et pas un garçon ici.

LISE.

Mais il est encore de bonne heure.

NICE.

Un jour comme celui-ci, un jour de chasse et de nôce tout à la fois! mais en les attendant, si nous faisions nos bouquets?

LISE

Qui nous en empêche? ne voilà-t-il pas des fleurs qui bordent ce canal.

NICE

Parlant de canal, prenons toujours garde d'y tomber; point d'imprudence au moins, on dit qu'il est profond.

LISE.

Sans doute: allons, mes bonnes amies, venez, nous cueillerons des fleurs.

TOUTES.

Très-volontiers. (*Elles se dispersent le long du canal, d'autres grimpent sur les roches et font des bouquets.*) .

SCENE II

Les précédentes, au fond du théâtre, le Comte EDMONT, HOGIER, *tous deux en habits de chasseurs*

HOGIER.

Oui, Monseigneur, c'est ici que doit se

rendre tout l'équipage de la chasse, pour en partir, et courre le Cerf : mais, à ce que je puis voir, vous n'avez pas envie de vous faire attendre?

EDMONT.

Hogier, un bon Chasseur est toujours matinal : d'ailleurs j'ai besoin de la chasse pour me distraire.

HOGIER.

Vous pensez à ce que, chemin faisant, je vous ai dit, touchant Sir Hugues?

EDMONT.

Je ne te demandais rien de tout cela.

HOGIER.

Cela est vrai, mais moi, sçachant ce dont il est ici question, je me suis cru obligé de vous l'apprendre, par intérêt pour vous.

EDMONT.

Je t'avouerai pour tant de bien bonne foi, que cela me surprend à tel point...

HOGIER.

C'est bien fait pour cela.

EDMONT.

Je ne m'étonne plus si... Au reste, tu n'as là dessus encore que de simples soupçons!

HOGIER.

Oh! rien que des soupçons, c'est le mot; aussi ne les ai-je donnés que pour tels à Monseigneur.

EDMONT.

Quoi ! tu as dit...

HOGIER.

Sans doute : il fallait bien, pour la sûreté de l'honneur de sa maison, que Monseigneur sçût. . . patience, j'espere qu'à la fin le tout s'éclaircira : fiez-vous à mon zèle.

EDMONT.

(*A part*) Voilà un bien méchant homme ! (*Haut.*) mais tu as donc envie, malheureux, de perdre Hugues ?

HOGIER

Oh ! que non.

EDMONT.

Moi, je frémis pour lui.

HOGIER.

Au surplus, qu'il s'arrange : pourquoi fait-il aussi tant l'important ? Tout le monde, hors moi, l'aime et en dit du bien. Comment donc il était un temps où tout n'allait ici que par ses ordres : Sir Hugues par ci, Sir Hugues par là. Quand son temps de faveur serait passé,

et que viendrait le mien, je ne vois pas grand mal à tout cela; chacun son tour, et puis après tout j'ai fait mon devoir.

EDMONT.

Ton devoir ? Il aurait fallu du moins attendre que tu fusses mieux instruit, je pense, sans aller ainsi l'accuser sur de simples soupçons.

HOGIER.

Hé bien ! c'est toujours quelque chose. Des soupçons on en vient à des conjectures, delà à des probabilités, ensuite à des certitudes, enfin à la vérité : vous voyez que la route est toute tracée ?

EDMONT.

D'après ton raisonnement. Mais, non, je ne puis croire, ces odieuses imputations : Hugues connaît trop bien ses devoirs sans doute, et la belle Alix est trop fière. Vas, c'en est assez; dès que le Vicomte paraîtra, dis lui que je suis ici à l'attendre.

HOGIER.

Oui, monseigneur, (*à part*) ah ! Sir Hugues, vous me payerez le bien qu'on dit de vous. (*Il sort*)

SCENE III

EDMONT *seul.*

JE disais bien que la résistance d'Alix n'était pas naturelle.... Certain pressentiment... Elle aimerait et me préférerait Hugues ?... Pourquoi pas ? Eh ! n'a t-il pas un cœur... Mais qu'ils doivent donc m'en vouloir ! ah ! pourquoi faut-il que j'aime ?

Ariette

Quel caprice guide tes traits ?
Amour ! devais-tu dans mon ame
Allumer une vive flamme ,
Qu'on ne partagera jamais ?

Eteins ce feu qui me dévore ,
Raison sévere , je t'implore ;
Prête-moi ton divin flambeau ,
Et sous un jour nouveau ,
Montre moi l'objet que j'adore ;
Mais en dechirant mon bandeau ,
A mon ardeur quoique rebelle
Alix en sera-t-elle
Moins aimable & moins belle ?

Quel caprice &c.

(Il sort)

SCENE IV

LISE, NICE, PAULINE, *parée* et *venant du côté opposé par lequel le Comte est sorti*; Jeunes Villageoises.

PAULINE.

Eh ! quoi, vous seules ici, point de Landri, point de...

LISE.

Tu le vois.

NICE.

Ma sœur ?

LISE.

Hé bien ?

NICE.

Le voilà qui s'enfonce là sous ces arbres, en rêvant ; c'est lui, c'est ce Seigneur qui était avec Hogier ; n'est-ce pas, Pauline ?

PAULINE.

Oui, Nice, c'est le comte Edmont.

NICE.

Il m'a paru bien aimable, c'est dommage qu'il était à causer avec cet Hogier que je n'aime pas.

LISE.

Ni moi non plus ; je ne sçais pourquoi, mais il ne revient à personne.

NICE.

Voici pourtant Landri, et tous les garçons avec lui.

SCENE V

Les précédentes, LANDRI, *paré, et portant un bouquet et une couronne de roses blanches*, Villageois.

PAULINE.

C'EST fort bien commencé, Landri ! se faire attendre un jour de nôce !

LANDRI.

L'on n'est pas encore parti pour la chasse, il n'y a rien de perdu : et pis, fallait-il pas, primo d'abord, aller voir ta mère, te quérir ton bouquet, ta couronne... Parlant de ça qui la placera sur ta tête ?

PAULINE.

Madame Alix, je comptons ben l'en prier.

LISE.

Oui, ça portera bonheur à toutes deux.

LANDRI.

Fort bien : pis fallait-il pas encore inviter de la nôce celui-ci, celle-là, demande-leur; (*En montrant les garçons*) tout ça prend du tems... Tu crois peut-être qu'on n'a rien à faire le jour qu'on se marie ?

PAULINE.

Je ne dis pas cela : hé bien ma mère....

LANDRI.

Elle ne pourra pas venir, dit-elle, à notre nôce : elle ! la mère de la mariée, parce que faut, dit-elle comme ça, qu'elle mène ce matin même son petit neveu au village prochain.

PAULINE.

Dame ! Landri, c'est ben vrai.

LANDRI.

Nous v'là ben chanceux !

NICE.

Pis que ça ne peut pas être autrement.

LANDRI.

Ça n'en est pas moins contrariant : tenez, mariais-vous, v'là déjà le commencement de la contrariété, faut s'y attendre déjà et d'un.

PAULINE.

Crois-tu donc que je n'en suis pas aussi fâchée que toi ?

LANDRI.

Ecoutez, mes amis : elle va passer par ici.

PAULINE.

Vraiment, il le faut bien.

LANDRI.

Hé bien faut nous réunir tous sur son passage, pour engager c'te bonne mère de différer son départ de qüelques heures au moins, n'est-ce pas?

LISE.

Assurément.

NICE.

Ah! s'il ne tient qu'à la prier....

LANDRI.

Elle conduira aussi ben ce petit neveu après comme avant la çarimonie.

PAULINE,

Oh! si ça se peut, elle ne s'y refusera pas: mais c'te chasse avec tout ça n'arrive pas?

LISE.

Tant mieux, aussi ben nos bouquets ne sont-ils pas encore tous faits.

NICE, *aux villageois.*

Venez ça nous aider, vous autres : nous travaillons pour vous, faut bien que vous nous prêtiez la main.

LES VILLAGEOIS.

Très-volontiers.

(*Ils se dispersent et vont s'asseoir partie sur les roches , partie au bord du canal, et forment différens groupes.*)

LANDRI.

Viens à ton tour , Pauline, t'asseoir y-là un tantinet.

PAULINE.

Pourquoi faire ?

LANDRI.

Pendant qu'ils sont tretous occupés là , j'en jaserons ici , nous , plus à notre aise.

PAULINE.

Vas, je le veux bien. (*Ils s'asseyent tous deux sur le gazon.*)

LANDRI.

Hé ben il n'y a plus à s'en dédire , ma Pauline ; tu vas être ma petite femme.

PAULINE.

Landri , m'aimeras-tu toujours ?

LANDRI.

Belle demande ! pus mieux encore qu'auparavant , j'espère.

PAULINE.

Ecoutes :

Chanson

Il luit enfin ce jour heureux,
Disait accorte pastourelle,
Où vais de mon ami fidèle
Recevoir & combler les vœux:
Pourquoi, m'aimant d'ardeur sincère,
Serment est-il besoin de faire?
Si l'hymen ajoute aux amours,
Ne doit-on pas aimer toujours?

Du jour où vis mon doux ami
Aurai sans cesse souvenance;
Je lui dûs nouvelle existence,
Et lors trouvai tout embelli.
Serment qu'est-il besoin de faire,
Ne cherche & ne veux que lui plaire?
Si l'hymen ajoute aux amours,
Sens bien que l'aimerai toujours.

LANDRI

A mon tour, car je la sçavons aussi, moi.

Ah! lui dit-il, pour vrais amans,
Serment n'est pas besoin de faire;
Mais par malheur est nécessaire
Pour retenir cœurs inconstans.
Ne parles pas pour nous, bergère,
Car nous aimons d'ardeur sincere.....

Ensemble

Bien qu'hymen ajoute aux amours,
On dit qu'on n'aime pas toujours.

Pendant ce dernier couplet les Villageois se prennent par la main et dansent entr'eux.

Oh! je ferons mentir la chanson, laisses faire: je nous épousons, parce que je nous aimons nous: ça serait bon, si c'était par autrement.

PAULINE.

A la bonne heure.

LANDRI

Madame Alix vient ; place, honneur à ses maîtres ; et v'la aussi le moment de poser c'te couronne. (*Ils se retirent tous à l'écart.*)

SCENE VI

LES VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES ; PAULINE *et* LANDRI, *un peu à l'écart ; sur l'un des côtés*, ALIX, ELEONORE, *en habit du matin* ; Hugues, *en habit de chasseur ; sur le devant de la scène.*

ALIX.

JE ne reviens pas de ma surprise : quoi ! c'est Hogier qui...

HUGUES.

Oui, c'est lui qui sème ces soupçons dans l'esprit de votre père.

ALIX.

Le malheureux ! que lui avons nous fait ? On a donc, ma chère Eléonore, des ennemis sans le sçavoir, et sans les avoir mérités ?

ELÉONORE.

Vous le voyez : raison de plus pour vous imposer à tous deux la plus grande réserve, et vous engager à vous tenir sur vos gardes.

HUGUES.

Jugez, ô mon Alix, s'il était nécessaire d'éloigner notre enfant ?

ALIX.

Oui, je le sens bien, malgré ce qu'il m'en coûte d'y avoir consenti, mais ne sçavez-vous pas ce que c'est qu'une mère ? Je vais donc le voir pour la dernière fois, ce cher Alexis ?

ELÉONORE.

Pourquoi !

ALIX.

Qui sait, hélas ! quand je le reverrai, puisqu'il faut s'en séparer ? mais il doit passer par ici, je viens attendre la bonne Hélene à son passage, et je t'avoue que le plaisir de le revoir, bien plus encore que la chasse, m'amène tout exprès.

HUGUES.

Je tremble que votre père ne vienne à les rencontrer : songez sur-tout....

ALIX.

Vas, ne crains rien, cher époux ; je sçaurai me

vaincre, étouffer mes transports, et commander à la nature ; je te le promets. Paraissons aussi nous moins aimer : que le traître qui nous épie soit confondu dans son attente ; il se flatte de saisir quelqu'indice...

HUGUES.

O mon Alix, épouse adorée ! peux-tu m'aimer encore, après tous les chagrins que je te cause ?

ALIX.

Mon cher Hugues, si je t'aime ?

HUGUES.

Sans moi, sans mon amour, soumise en ce moment aux volontés d'un père, heureuse par son choix ; car je lui dois cette justice, Edmont est vraiment digne de toi ; ses vertus le font estimer et chérir : tous tes jours seraient fortunés, et c'est moi qui les empoisonne.

ALIX.

Que dis-tu ?

Duo

O mon ami, c'est ton amour
Qui fait le charme de ma vie.

HUGUES

Toi seule aussi, ma tendre amie,
Sçais me faire chérir le jour :
Mais vivre toujours en alarmes,
Et te voir répandre des pleurs.

ALIX

ALIX.

Ta vue adoucit mes malheurs :
Laisses, laisses couler mes larmes;
Songes donc à notre Alexis . . .
De ta tendresse il est le gage.

HUGUES

O mon fils, mon cher fils!

ALIX

Sans nous quel serait son partage?

Ensemble.

Pour lui vivons, espérons tout du tems :
A l'infortune opposons le courage ;
Observons-nous, soyons prudens ;
Trompons les complots des méchans :
Il est un Dieu pour les époux constans.

(*Pendant ce duo, Pauline et Landri invitent par plusieurs saluts Eléonore à venir leur parler. On entend aussi sonner du cor dans l'éloignement : les villageois descendent des roches et se rassemblent.*)

ELÉONORE.

Ce bruit nous annonce la chasse.

HUGUES.

Le devoir me rappelle auprès de monseigneur : j'y vôle ; aussi bien de ce côté je vois venir à vous le comte Edmont. (*Il sort.*)

SCENE VII.

Les précédens, *hors* Hugues. Le Comte EDMONT, *marquant par son geste avoir vu sortir Hugues.*

ALIX, *bas à Eléonore.*

Eléonore, que pourrai-je lui dire ?

EDMONT.

Quoi ! vous, madame, si matin en ces lieux ? Votre aimable présence ne peut être pour notre chasse que d'un très-heureux augure.

ALIX.

Si cet exercice vous est agréable, Seigneur, je desire pour vous qu'il ait tout le succès que vous pouvez vous en promettre.

ELÉONORE.

Madame ?

ALIX.

Qu'est-ce ?

ELÉONORE.

Voilà Pauline qui se marie aujourd'hui, comme vous sçavez, et qui vient avec son futur vous prier de lui faire l'honneur de lui mettre sur la tête sa couronne de fleurs.

LANDRI.

Excusez, madame; je sçavons ben que pour ça.,. j'aurions dû.... nous rendre cheux vous.

PAULINE.

C'était ben aussi notre dessein, mais....

ALIX, *allant s'asseoir sur le gazon.*

Mais nous sommes bien ici, mes enfans.

PAULINE.

Ah ! vous avez trop de bonté.

LANDRI.

Si l'on dit vrai comme ça que ça porte bonheur des deux parts; nous allons faire un gentil ménage nous; pis, tout aussi pour vous, madame, réussira, comme je l'espérons, au gré de vos desirs, et votre félicité doublera la nôtre.

ALIX.

Je vous suis obligée, Landri. (*Sur quelques mesures de symphonie, Pauline se met à genoux devant Alix, à qui Eléonore présente la couronne virginale, qu'elle a reçue de Landri, et pendant qu'Alix la pose sur la tête de Pauline, les villageois découverts s'inclinent, et tiennent leurs bouquets en signe de salut.*)

(*A Pauline.*) Vas, mon enfant, puisse cette couronne de fleurs, élevée sur ta tête, être l'heureux présage du plus parfait bonheur !

PAULINE, *baisant respectueusement la main d'Alix.*

Ah! madame...

LANDRI.

Si vous sentiez.... comme la reconnaissance est pour vous au fond de nos cœurs.... Tenez, v'la que j'en pleurons de joie.

EDMONT, *à part.*

Qu'ils sont contens ces bonnes gens! ils aiment, ils sont aimés!

ALIX, *bas à Landri.*

Je ne vois pas la bonne Hélene.

LANDRI.

Elle devrait être ici déjà; je ne sçai ce qui la retient.

ALIX.

Mais viendra-t-elle?

PAULINE, *bas à Alix.*

Il n'y a pas d'autre route.

LANDRI.

Eh! par ma fine! la voici, ne soyez plus en peine.

SCENE VIII

Les précédens, LA MERE HELENE *conduisant le petit Aléxis*

LANDRI.

EH ! arrivez donc, la bonne mère, on vous attend.

LA MÈRE HELENE, *à Alix.*

Vous m'attendiais ?... Ah ! madame, je sis fâchée de ça.... mais excusez, je ne le sçavions pas..

LANDRI.

V'la toute la nôce aussi qui veut vous parler : regardez votre fille avec sa couronne... c'est pourtant notre jeune dame, qui...

ALIX.

Approchez, mon ami... ô l'aimable enfant ! (*Elle le prend sur ses genoux, l'embrasse et le carresse.*)

ELÉONORE, *bas à Alix.*

Songez à vous contraindre.

LA MERE HÉLENE.

Quand je te le dis encore une fois, Landri, et à vous autres qui m'en priez, c'est inutile, ça me fait assez de peine, mais pas possible.

PAULINE.

Mais maman....

LA MERE HELENE.

Pisqu'il faut que je m'en aille tout à c't'heure : v'la la chasse de monseigneur qui va venir, je ne la verrons tant seulement pas.

LANDRI.

Quoi ! la maman, un instant de plus ou de moins est-il votre maître ?

LA MERE HELENE

Sans doute : dame ! quand le devoir commande, vois-tu, Landri, il n'y a rien à dire.

(*On entend les cors de plus près.*)

ELÉONORE, *à Alix.*

Voilà monseigneur.

ALIX.

Quoi ! déjà ?

LA MERE HELENE, *prenant l'enfant.*

Eh ! vîte et tôt

ALIX.

Adieu, mon cher petit ami.

EDMONT, *à part.*

J'entrevois dans tout ceci un air de mystère qui m'alarme. (*Alix ne peut se séparer de son fils assez à temps, pour qu'elle ne soit point apperçue de son père.*)

SCENE IX

Les précédens, LE VICOMTE, HOGIER, Pages, Gardes, Chasseurs et Piqueurs.

LE VICOMTE, *à part.*

QU'AI-JE vu ? (*haut*) y a-t-il longtemps, Comte, que vous êtes ici ?

EDMONT.

Pas absolument.

ALIX *suivant toujours des yeux la mère Hélene, qui emmene l'enfant.*

Adieu, la mère Hélene.

LE VICOMTE, *à part.*

M'aurait-on dit vrai ? (*haut*) Ecoute, ma bonne mère, où vas-tu donc si vîte ?

LA MERE HELENE, *avec un peu d'embarras.*

Monseigneur... je... je vais conduire mon neveu chez ses parens qui... qui le redemandent.

LE VICOMTE.

Ah ! ah ! c'est là ce petit neveu dont tu m'as parlé.

LA MERE HELENE.

Oui, monseigneur, c'est lui même. (*Eléonore parle bas à Alix pour l'obliger à se contraindre, et cependant Edmont observe tout.*)

LE VICOMTE.

Venez ça, mon petit ami, comment vous nomme-t-on ?

LA MERE HELENE.

Il n'a encore que trois ans, monseigneur, et..

LE VICOMTE.

Pourquoi donc vous presser de répondre pour lui ? (*En le caressant.*) Il me paraît bien intéressant.

ALIX, *bas à Eléonore.*

Mon père le caresse.... Ah ! s'il sçavait...

LE VICOMTE.

Mais plus je considère cet enfant, et plus je démèle en lui certains traits qui me frappent.... Quoi ! ma bonne, le jour que tu maries ta fille, tu la quittes, pour aller....

LA MERE HELENE.

Oui, monseigneur, il le faut comme ça : vot' servante, monseigneur.

LE VICOMTE.

Tu es bien pressée de t'éloigner... Regardes-moi : tu te troubles... tu trembles... Pourquoi cet air embarrassé ?

LA MERE HELENE, *cherchant à se remettre,*

Embarrassée ? Pardonnez-moi, monseigneur... vous êtes si bon.... qu'aurais-je à craindre ?

ELEONORE, *bas à Alix.*

Prenez-garde de vous trahir.

LE VICOMTE

Et tu m'ôses assurer que c'est là ton neveu !

LA MERE HELENE.

Ah ! monseigneur, pardon : je tombons à vos pieds que j'embrasse.... je ne voulons point vous en imposer plus longtemps... Non, il est vrai, cet enfant ne nous appartient pas.

LE VICOMTE.

Eh ! à qui donc est-il ?

LA MERE HELENE.

Je vous ons dit du secret ce que je pouvions vous en révéler... le reste n'est pas en mon pouvoir.

LE VICOMTE, *en colère.*

Tu ne veux point parler ?

PAULINE.

Landri, ma mère... Ah ! monseigneur, moi,.. je.....

ALIX, *à part.*

Tout mon sang se glace,

LE VICOMTE.

D'où vient, ma fille, cette inquiétude, et quel si vif intérêt prenez-vous donc à cet enfant ?

ALIX.

Un bien naturel, mon père. (*en se reprenant*) On intéresse toujours dans un âge aussi tendre.

LE VICOMTE.

Quel jour affreux vient m'éclairer ? Je brûle et crains tout à la fois d'éclaircir ce mystère... tout se taît autour de moi... la présence de mes vassaux... ce que je me dois à moi-même. (*En regardant le site de la scène*) Ciel ! tu m'inspires ! Tu connais mon cœur, secondes mes desseins : (*il l'appelle*) Hogier !

HOGIER.

Monseigneur.

LE VICOMTE.

Ecoutez-moi. (*il lui parle bas à part.*) J'ai déjà donné l'ordre d'arrêter Hugues et de me l'amener.

ALIX, *effrayée.*

Mon père, que voulez-vous faire ?

LE VICOMTE.

Arracher la vérité, c'est trop s'obstiner à se taire. (*à part*) A quoi suis-je réduit ?(*à Hogier*) Emparez-vous de cet enfant.

LA MERE HELENE

Ah! monseigneur?

ALIX, *avec fermeté à Hogier.*

Arrête, malheureux, respecte cet enfant.

LE VICOMTE, *avec la plus grande colère.*

Que veut dire ceci ? Ma fille s'opposer à mes ordres... ses longs refus... quelle trame j'entrevois... obéissez, Hogier, et qu'à l'instant même du haut de ces roches...

HOGIER.

Oui, monseigneur. (*Il se saisit de l'enfant, et va pour exécuter l'ordre du Vicomte. Alix court après lui, et lui arrache l'enfant des bras.*)

ALIX, *éplorée*

Arrêtez, arrêtez, c'est mon fils, et Hugues est mon époux.

LE VICOMTE, *furieux.*

Ton époux, lui, ce traître ? Et je l'aimais...

SCENE X, *et derniere.*

Les précédens, HUGUES, *enchaîné, conduit par deux Gardes.*

HUGUES

Que vois-je ?

LE VICOMTE, *à un garde.*

Qu'on lui donne la mort.

HUGUES, *à genoux.*

Je l'ai méritée, frappez.

LE VICOMTE, *au garde.*

Obéissez.

EDMONT, *au garde prêt à frapper Hugues.*

Un moment.

LE VICOMTE.

Quoi ! vous, Edmont, quand je venge l'amitié.

EDMONT.

Et vous outragez la nature.

ALIX, *tenant son enfant sous son bras, sur la pointe du rocher, et menaçant de se précipiter.*

Mon père, s'il faut perdre mon époux et mon fils, c'en est fait.

LE VICOMTE, *vivement.*

Ah ! malheureuse, que vas-tu faire ?

ALIX.

Mourir, ou vous fléchir.

TOUS.

Ah ! monseigneur, mon bon seigneur.

EDMONT, *à Hogier.*

Vas, monstre, fuis, retires-toi. (*Hogier sort par les roches.*) Vous, Madame, ne craignez rien et suivez-moi. (*Il la ramène avec l'enfant aux pieds du Vicomte.*

Finale

Votre colère est légitime,
Ils ont pu vous désobéir,
Mais du courroux qui vous anime
L'enfant doit-il être victime ?
Ah ! pourquoi le faire périr ?

LA MERE HELENE

Monseigneur, laissez-vous fléchir.

ALIX & HUGUES

Votre conrroux est légitime,
ALIX — C'est moi seule qu'il faut punir.
HUGUES — Mais c'est moi seul
Puisqu'hymen a sçu nous unir.

LE VICOMTE	EDMONT
Non, point de grace : Epouser un simple Ecuyer; A ma fille ô-er s'allier, Un tel excés d'audace Ne sçaurait se souffrir.	Mais vous connaissez sa naissance Ah ! confirmez cette alliance.

ALIX & HUGUES

Hé bien c'est à moi de mourir,
C'est moi qui suis coupable.

LE VICOMTE, *à part*

Leur constance m'accable.

EDMONT *à part*

S'il pouvait s'attendrir?

Chœur

Ah! désarmez votre colere,
Et daignez vous ressouvenir
Que votre fille vous est chere.

LE VICOMTE

Ah! je sens bien que je suis pere.

ALIX

Mon fils, c'est à toi d'obtenir
La grace de ton pere.

(*L'enfant se met aux genoux du Vicomte.*)

LE VICOMTE

Moi, faire grace à ton époux...
Dieux! quels combats!

HUGUES & ALIX

A vos genoux
Voyez votre famille entiere!
Hélas! pardonnez-nous.

EDMONT

C'est votre sang qui vous implore.

LE VICOMTE

Vous! son rival, quoi vous aussi?

EDMONT

Pour mon rival je vous implore ;
Hugues vous aime & vous honore :
En ma ſaveur pardonnez-lui.

Chœur de paysans, à genoux.

Ah ! désarmez, &c.

LE VICOMTE, *à part*

Quoique je m'en défende,
La Nature me presse & dans mon cœur commande.

(*Haut, en les relevant vivement.*)

Oui, oui, vous êtes mes enfans.

ALIX & HUGUES

Qu'entends je ?

Chœur

O divine clémence !

ALIX, *embrassant son père,* HUGUES, *lui baisant la main.*

O mon pere !

LE VICOMTE, EDMONT

Quels doux momens,
Céleste jouissance !

ALIX, *ne pouvant exprimer sa reconnaissance, prend son fils, & le remet dans les bras du Vicomte,*

Viens dans ses bras, ô mon cher Alexis !
Et de tous nos cœurs attendris
Porte-lui la reconnaissance.

LE VICOMTE

Que je presse contre mon sein
Cette innocente créature !

ALIX, HUGUES, EDMONT, ELÉONORE

Quel plaisir, quel heureux destin!

LE VICOMTE

O Nature, Nature!

CHŒUR

Livrons nos cœurs à la gaîté,
Pleins d'allégresse,
Chantons sans cesse,
Notre felicité.

Tout bon seigneur est un bon pere,
Tout bon pere est un bon Seigneur.
Et le Ciel les met sur la terre
Pour sa gloire & notre bonheur.

Livrons nos cœurs, &c.

FIN